



Joueurs de baseball. L'Amérique tranquille et ses rites collectifs dans une petite ville de Caroline du Nord, NEW BERN, 2006

Le photographe Michael von Graffenried prend le pouvoir à New Bern

Exposition Le Suisse présente ses grands formats dans la ville fondée par son ancêtre. Miroir tendu à l'Amérique profonde



Cérémonie des «graduations», promotions de fin d'études. Le photographe a saisi en trente-trois images la vie dans la ville de son ancêtre, NEW BERN, 2006

Alain Campiotti, New Bern

Michael von Graffenried aime traverser le décor et entrer dans les choses. Et quand il est dedans, il prend de la place. En quelques semaines, il est devenu un personnage à New Bern. Vendredi soir, il a fait main basse sur la Bank of the Arts (sorte de maison de la culture), pour y accrocher trente-trois grandes photos panoramiques qui font, à sa manière scalpel, un portrait de cette petite ville américaine de Caroline du Nord.

Les spectateurs ont écouté, assez placides. Peut-être que ça travaille dans les têtes

Le photographe suisse avait une raison historique et personnelle de choisir cette proie. New Bern doit son nom à un ancêtre, Christoph von Graffenried – ils disent ici de Graffenfied, à la française – qui l'a fondée en 1710 sur une terre des Indiens Tuscarora. Le Bernois a payé cher cette conquête: il a failli y perdre la vie.

Ce goit de l'aventure, qui faisait de lui un marginal dans son milieu patricien, créa un lien par-delà les siècles entre Christoph et Michael. Mais le cadet n'a pas le culte de la famille et ne fait pas dans la photo commémorative. Quand l'opération «Swissroots», qu'anime aux États-Unis la diplomatie helvétique, lui a proposé d'entreprendre un travail sur New Bern, il a d'abord dit non. Puis il a réfléchi. Les Carolines, c'est le Sud, l'Amérique conserva-

trice et religieuse sur laquelle s'appuie le pouvoir maintenant branlant de George Bush. Christoph le conquérant lui fournissait le moyen de passer de l'autre côté du décor pour faire, dans la ville, le portrait de cette Amérique qu'il créait.

New Bern a connu des fortunes variables. C'est aujourd'hui une cité portuaire plutôt prospère, entre une rivière, la Trent, et un fleuve, la Neuse, qui est en fait un large bras de l'Océan Atlantique. Sa gloire locale, c'est d'avoir vu naître le Pepsi Cola. Elle est flanquée au sud de deux bases militaires de Marines, Camp Lejeune, près de Jacksonville, et Cherry Point, près de l'océan.

Le photographe a passé à New Bern deux mois par tranches depuis le printemps. Il y a installé sa petite entreprise dont les éléments sont constants. D'abord, la façade graffenriedienne, son appétit d'apprendre. Ensuite, les réseaux qu'il crée avec un pouvoir de conviction peu commun; à New Bern, ça va du maire conservateur Tom Bayliss à Ed Ruiz, propriétaire du Trent River Coffee Company, un bar derrière lequel ce Mexicain trône en permanence pour expliquer à ses clients que les États-Unis sont engagés, de l'Irak à l'immigration, sur une très mauvaise voie. Enfin, il y a le résultat, ces trente-trois photos «en cinémascope», la plupart en couleurs (c'est une nouveauté), que les New-Bernois découvrent depuis samedi.

«Je cherche, précise le photographe, à réaliser des images qui peuvent déclencher des réflexions chez des gens endormis dans un monde où on ne veut plus connaître la réalité dissimu-

lée sous une information manipulée. Ce qui m'intéresse le plus, c'est la sincérité derrière les apparences.» Dans l'œuvre accroché, on découvre un bal sudiste dont le climat rappelle *Autant en emporte le vent*, des cérémonies de promotions noires et blanches, le théâtre humain des quartiers afro-américains déshérités, des réfugiés musulmans d'Asie centrale dont personne ne semblait connaître l'existence. On voit aussi une scène de «stable dances» assez sexuellement monnayée dans une boîte près d'un camp militaire, et une femme marchant à peu près nue un jour de fête nationale. Légèrement obscène: au vernissage, des visiteurs ont rié.

De ses visites aux militaires, le photographe a ramené trois clichés irrévérencieux: des Marines en entraînement spécial parce que l'obésité les menace; un autre qui semble marcher sur l'eau; un dernier, de retour de Bagdad, arrêté par la police pour ivresse publique tonitruante.

Les bases sont hors de New Bern, mais Michael von Graffenried en avait besoin, forcément, pour parler de la guerre. Et pour stimuler la réflexion sur ce qui se passe en Irak, il a organisé avant l'ouverture de son exposition une projection du film de son ami Mohammed Soudani, *Guerre sans images*. Le photographe a réalisé un travail énorme dans l'Algérie en guerre civile. Il en a ramené des photos qui ont fait le tour du monde. Le long métrage raconte le retour troublant de Michael, avec ses images, auprès des Algériens qu'il avait photographiés souvent sans qu'ils le sachent.

En dix ans de guerre civile, les

militaires algériens ont cherché à «éradiquer le terrorisme». Les combats se sont apaisés, mais l'opposition au pouvoir autoritaire n'a pas diminué. Le photographe voulait insinuer que ce qui est difficile à Alger – réduire une résistance – est sans doute impossible pour l'occupant à Bagdad. Les spectateurs de New Bern ont écouté, assez placides. Peut-être que ça travaille dans les têtes.

Pour faire connaître plus largement les images de son exposition, Michael von Graffenried est allé les présenter dans plusieurs TV. «Impossible: nos programmes sont familiaux», ont répondu les

producteurs en voyant les photos. Finalement, vendredi matin, il a été invité dans le talk-show d'un animateur conservateur. Et là, le Suisse de Paris a sorti son bagout jubilatoire, imposant en quelques minutes ses images, en plaçant lui-même deux dans le décor du studio, avec un drapeau bernois au milieu. Il est devenu le meneur de jeu, réduisant son hôte au rôle d'acquiescer impuissant. L'ours bernois avait son rôle. New Bern a le même drapeau, mais le plantigrade a perdu en route son pénis rouge. Pour le photographe, il y a dans ce détail tout le prude conservatisme américain.

Un bailli en Caroline

Histoire haute en couleur d'une colonie suisse

Le bailli d'Yverdon s'ennuyait. Christoph von Graffenried, placé là par le pouvoir bernois, a croisé en 1702 un compatriote, Franz Ludwig Michel, qui revenait de Virginie, où il affirmait avoir découvert des mines d'argent. Le bailli a été tenté. Il est parti secrètement pour Londres, laissant derrière lui passablement de dettes. Là, il a rencontré John Lawson, contrôleur général de Caroline du Nord. L'Anglais lui a promis dans la colonie un territoire propice à son installation. Von Graffenried a réuni une troupe de Suisses et de Palatins, qui se sont embarqués pour l'Amérique en 1710. Des pirates turcs les ont dépouillés. Ils sont arrivés sur leur terre promise avec leur seule chemise sur le dos. La première récolte, dans ce

qui s'appelait désormais New Bern, fut mauvaise. Von Graffenried retourna en Europe pour ramener renforts et équipement. Il voulait planter des vignes, et avec Lawson, il est parti en exploration le long de la Neuse. En route, ils ont été capturés par des Indiens, spoliés de leur terre par des Suisses et les Allemands. Procès coutumier, condamnations à mort. Lawson a été exécuté, von Graffenried a été libéré car les Tuscarora le prenaient pour le gouverneur de Caroline du Nord.

Quand le rescapé est arrivé à New Bern, l'implantation était en flammes, après une attaque des Indiens. Ruiné à nouveau, Christoph est rentré en Suisse où il est mort en 1743, à Werb. Après son départ, sa ville a repris son essor, et elle fut même, dès 1765, capitale de Caroline du Nord pour 25 ans. A.C.